



EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

Constantinople, le 10 mars.

Quoiqu'on ait beaucoup parlé ici de la marche d'un corps considérable de troupes autrichiennes vers nos frontières, nous sommes sans la moindre inquiétude à cet égard. Aucun incident n'a troublé la bonne intelligence qui règne entre la Porte ottomane et la cour de Vienne, et rien n'annonce qu'elle puisse être troublée.

— Il continue de défilér par nos environs des troupes asiatiques qui se rendent sur le Danube. Il a encore été envoyé dernièrement des Tartares à différens pachas d'Asie, avec l'ordre de mettre sur pied de nouveaux corps qui doivent être rendus à leur destination pour la fin de ce mois.

— M. le baron de Senft-Pilsach, ministre de Prusse, n'est pas encore arrivé ici. Il se trouve à Hermanstadt, où il attend un dernier ordre de sa cour pour venir reprendre ses fonctions d'ambassadeur.

— Tous les magasins de Smyrne et des ports de la Turquie européenne sont remplis de cotons qui n'ont pu être transportés jusqu'à présent, à cause de la rupture des communications. Le prix de cet article est très-élevé; et quoique l'on ait accumulé à Smyrne deux récoltes, et que la troisième soit près d'être faite, les négocians de ce pays n'en espèrent pas moins que ce prix se maintiendra.

— L'armée serbienne est dissoute; cependant les individus qui la composent, ont ordre de se tenir prêts à rejoindre leurs drapeaux au premier signal. (*Journal de l'Empire.*)

Belgrade, le 19 mars.

Le pacha de Trawnick avait reçu du grand-seigneur un firman qui lui enjoignait de traiter, avec toutes les marques possibles d'amitié et de distinction, le consul autrichien qui devait se rendre à Broodt, en Esclavonie, et de négocier amiablement avec lui sur des objets politiques, en particulier sur la cession de quelques provinces, notamment celle de Bosnie. Le consul autrichien, instruit de ce firman par le chargé d'affaires de Turquie à Vienne, en informa de son côté le commandant turc qui était à Broodt, et le prévint qu'il allait sur-le-champ se disposer à se mettre en route. Le commandant turc lui répondit que le pacha de Trawnick lui avait défendu de laisser passer le consul autrichien par la Bosnie, vu que les négociations qui se poursuivaient à Constantinople, ne prenaient pas alors une tournure favorable.

D'après de nouveaux avis, le pacha de Trawnick a fait inviter, le 11 de ce mois, par le commandant de Broodt, le consul autrichien à se rendre au lieu marqué pour les négociations relatives aux objets politiques dont il a été parlé. (*Gazette de France.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 4 avril.

Quoique nous ayons déjà commencé le mois d'avril, nous ressentons encore un froid aussi rigoureux que dans le cœur de l'hiver. La terre est couverte de neige et tellement gelée, qu'il est impossible de songer à la culture des champs.

— Il a paru ici, depuis quelque tems, un étranger, accompagné de son épouse, et qui faisait beaucoup d'étalage. On a remarqué qu'il mettait de fortes sommes à la loterie sans rien gagner. Lorsque ses ressources furent épuisées, il emprunta, chez un particulier, une somme assez considérable, et donna pour gage un diamant magnifique. Le terme du paiement étant arrivé, il fut question de vendre le diamant, qui se trouva être faux. L'aventurier a été arrêté. (*Gazette de France.*)

Francfort, le 12 avril.

S. A. S. Georges-Charles de Fechenbach, prince-évêque de Bamberg et de Wurzburg, duc de Franconie, est mort à Bamberg, le 9 de ce mois, d'un coup d'apoplexie, à l'âge de 59 ans. Il fut fait évêque de Wurzburg en 1795, coadjuteur

de Bamberg en 1800, et évêque de cette dernière ville en 1805. Le souvenir de ses vertus, comme évêque et comme prince, laisse de vifs regrets dans le cœur de ses anciens sujets et de ses diocésains.

— On écrit de Rastadt, près de Salzbourg, que, le 4 de ce mois, quatorze personnes, parmi lesquelles il se trouvait quatre postillons, furent surprises et enveloppées par une avalanche de neige. Un seul homme de Berchtsgaden, réussit à se sauver le premier avec sa femme. Parmi les autres voyageurs, un postillon et quatre personnes se tirèrent ensuite de dessous les neiges, ainsi qu'un jeune petit chien qui y était resté cinq jours. Les hommes se sauvèrent au bout de six heures; sept voyageurs ont péri. (*Idem.*)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 2 avril.

Par un décret du 16 de ce mois, S. M. a chargé son ministre des cultes de faire remettre aux évêques les vases sacrés et les ustensiles provenant des églises des monastères, et nécessaires à celles des paroisses pauvres de leurs diocèses.

Un autre décret, du même jour, enjoint aux évêques d'envoyer aux intendans l'état des revenus des églises soumises à leur juridiction, afin de mettre à exécution le décret qui porte à cent vingt ducats le minimum du traitement des curés. (*Gazette de France.*)

ETAT ROMAIN.

Ancône, le 8 avril.

On a publié à Zara un avis qui porte que tout artisan habile dans son métier, et principalement en ouvrages de fer et de ferremens, qui voudra venir s'établir pour cinq ans, en Dalmatie, jouira des avantages suivans : 1° Il jouira pendant les cinq premières années d'un traitement de 750 liv. vénitiennes, et d'un local pour l'exercice de son métier; 2° on lui accordera en outre une pièce de terre labourable; 3° on paiera d'avance les frais de son voyage, pourvu qu'il y ait une garantie de son arrivée en Dalmatie; 4° tout le produit de ses travaux lui restera sans aucune retenue, ni contribution; 5° il aura, pendant les cinq premières années, cinq jeunes garçons qui le serviront gratis dans son atelier, à la seule condition qu'il leur enseignera son métier; 6° il trouvera ici tout ce qui est nécessaire pour son établissement: on n'exige de lui que les instrumens les plus communs et les plus légers de son métier. On offre les mêmes avantages aux charrons, et principalement à ceux qui ont l'habitude de construire des charrettes de labour et des charrettes de campagne. (*Journal de Paris.*)

SUISSE.

Lucerne, le 1^{er} avril.

Le petit-conseil de ce canton a adressé aux maires des communes une circulaire au sujet de la loi sur le luxe, publiée en 1805: on lit dans cette circulaire les passages suivans:

« Nous avons remarqué que la loi de 1805, sur le luxe, et les ordonnances qui en ont été la suite, n'ont atteint qu'en partie le but qu'on s'était proposé. Le grand-conseil, dans sa dernière diète, nous avait donné plein pouvoir de modifier cette loi. Nous lui avions proposé, dans le tems, de réprimer sur-tout le genre de luxe qui se montre dans les habillemens des femmes, qu'on fait venir du dehors, moyennant des sommes d'argent, employées ainsi sans besoin, sans utilité, dans des objets qu'on ne peut regarder que comme de vaines futilités. Ce luxe était devenu extrême; en demandant qu'il fût réprimé, nous n'avons d'autre but que de mettre des bornes à une passion excessive, qui ne contribue pas peu à augmenter chaque jour la misère, et nous voulions rendre ainsi chaque père de famille attentif à faire régner dans sa maison une économie bien nécessaire dans les tems où nous sommes; nous croyons devoir en conséquence déployer aujourd'hui encore plus d'énergie dans l'exécution des lois répressives du luxe.... »

« Le gouvernement, ne pouvant trouver dans les ressources nationales aucun moyen de concourir à la prospérité publique, proposait, pour

atteindre ce but, d'utiliser les fondations ecclésiastiques; mais il n'a rencontré, dans l'exécution de ce projet, que des difficultés de tout genre; cependant, il ne cessera de s'occuper de réaliser ce qui ne peut être différé que pour un tems. Puisque, dans ce moment, des obstacles s'opposent à ce que nous soyons, selon le besoin si puissant de notre cœur, les bienfaiteurs de notre canton, et que nous puissions exécuter les mesures qui contribueraient directement ou indirectement à son bonheur, nous avons recours provisoirement aux moyens qui sont entre nos mains, espérant obtenir, sinon tous les avantages, au moins quelques-uns de ceux que nous nous proposons. Nous revenons donc à nos anciennes défenses; et nous ne doutons point que chaque père de famille, qui a bien à cœur le bonheur de sa maison, que les employés publics nous seconderont spontanément, et que, d'accord avec leur gouvernement, ils nous épargneront la dure nécessité de recourir à des moyens de rigueur pour assurer l'exécution des lois sur le luxe. »

(*Gazette de France.*)

INTÉRIEUR.

Paris, le 17 avril.

Les arts viennent de perdre M. Hubert Robert, peintre, conseiller en l'ancienne Académie de peinture et sculpture, membre honoraire de l'administration du Musée impérial, agrégé libre des Académies de Pétersbourg. Cet artiste est mort avant-hier d'une attaque d'apoplexie, au moment où il était dans son atelier occupé à peindre. Il était âgé d'environ 75 ans.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

AGRICULTURE.

Extrait d'une lettre de M. le sénateur François (de Neufchâteau), vice-président de la Société d'agriculture du département de la Seine, à M. Parmentier, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, etc.

Paris, le 6 avril 1808.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur et très-cher confrère, de vous marquer à la hâte le grand plaisir que m'a fait l'extrait de votre Mémoire écrit en 89, et que vous venez de lire à notre Société des Géographes français, sur les moyens bien faciles et sur l'extrême importance d'enrichir notre pays de plantes les plus utiles que l'on avait tout de croire uniquement réservées pour des climats éloignés. Cet admirable Mémoire, composé depuis 30 ans, négligé à son époque, est digne de repaître sous l'empire d'un grand-homme qui veut enfin que la France soit tout ce qu'elle peut être. Vous avez dû remarquer la profonde attention avec laquelle l'Assemblée a écouté, ce matin, vos vues sur les quatre plantes, jusqu'à présent exotiques, auxquelles vous proposez de donner, en quelque sorte, des lettres d'adoption et de naturalité. Vous aviez déjà rendu ce service à d'autres plantes, et il y a bien long-tems que je cite aux botanistes, ainsi qu'aux agriculteurs, de désigner désormais sous le nom de *Parmentiere*, la *solanée esculente*, qu'on s'obstine, sans raison, à nommer *pomme de terre*; car enfin cette racine ne tient en rien de la pomme, et il serait bien plus simple de consacrer parmi nous la juste reconnaissance de tous les agriculteurs, de tous les vrais philanthropes, pour celui qui a bravé tant d'obstacles de tout genre, et qui a vécu assez pour voir enfin accueillir sur nos tables dédaignées la racine nourricière qu'il a tant préconisée, et qui serait méconnue sans le courage héroïque et sans la persévérance que vous avez apportée et à la faire connaître et à la faire valoir, et même à la faire absoudre. Vous avez eu dans le tems contre la pomme-de-terre et vous d'illustres antagonistes; même il y a des poètes, d'ailleurs très-recommandables, qui ont rétracté leurs vers, et qui mangent, grâce à vous, de ces mêmes tubercules dont ils se sont tant moqués. Courage mon cher confrère! courage mon digne ami! Vous nous prêchez maintenant quatre plantes étrangères, que l'on peut facilement naturaliser en France, et qui coûtent à la France des frais vraiment excessifs pour les obtenir; d'ailleurs ces

végétaux exotiques, susceptibles, selon vous, de naître dans notre sol, sont :

- 1°. Le thé,
- 2°. Le séné,
- 3°. L'aloès,
- 4°. Le coton.

La dernière de ces plantes est bien à l'ordre du jour. L'Anglais se flatte d'avoir le monopole éternel de cette production ; mais l'Anglais ne peut jamais la recueillir dans son île. Sous son ciel triste et brumeux, il ne peut jamais avoir ni la vigne de Noé, ni le maïs des Incas, ni les fils du ver-à-soie, ni la fibre du coton que notre mère-patrie peut et doit s'approprier, comme elle a su conquérir les trois premiers végétaux. L'Empire français doit être le jardin de l'Univers. Vous avez eu bien raison de remettre sous nos yeux cette grande vérité. Je ne sais, mon cher confrère, si nous saisissons de suite toutes vos bonnes idées. L'aloès et le séné ne touchent que les gourmands ; le thé semble devoir être de meilleure compagnie. Je ne voudrais rien exclure. En fait de plantes utiles, je suis prêt à tout admettre. Mais les besoins du moment font pencher pour le coton ; et pendant que, dans le Nord, on peut singulièrement accroître les beaux produits de nos chanvres, de nos lins, qui sont bien loin du terme de perfectionnement dont ils seraient susceptibles, il faut que, dans le Midi, le coton couvre, féconde, enrichisse tous les ans des plages sèches et vides, où il doit venir superbe. C'est un objet important, que notre société va proposer au concours. Vous aurez eu le mérite d'avoir décidé ses vœux. Je vous prie, mon cher confrère, d'agréer à ce sujet les justes remerciemens que se plaît à vous offrir celui qui avait l'honneur de présider la séance, et qui voit, quoi qu'on en dise, les amis de la culture, comme les meilleurs amis du prince et de la patrie. A ce titre, je vous aime, vous salue et vous embrasse.

FRANÇOIS (DE NEUCHATEAU).

ACADÉMIE CELTIQUE.

Extrait d'une notice nécrologique sur M. Besnard, inspecteur-général du corps impérial des ponts et chaussées, lu à l'Académie celtique de France, par M. de Nodul de la Houssaye, l'un de ses membres.

Pierre-Joachim Besnard naquit à Rennes en 1741 d'une famille honnête, mais peu fortunée. Jaloux de procurer à leur fils une bonne éducation, au défaut des richesses qu'ils ne pouvaient lui laisser, ses parens le placèrent, dès son plus bas âge, au collège de Rennes, alors dirigé par les Jésuites.

Les dispositions qu'il tenait de la nature, secondèrent l'habileté de ses maîtres. Il se livra au travail avec ardeur ; ses progrès furent rapides. A quinze ans, il savait le latin, le grec, et ses connaissances dans le dessin, la physique et les mathématiques, le firent admettre comme élève à l'Ecole des ponts et chaussées de la province de Bretagne.

M. Chocat, savant ingénieur, dont la Bretagne conserve encore un précieux souvenir, sut discerner le mérite de ce jeune élève, et dirigea ses premiers essais. M. Besnard fut également distingué par le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province.

Les routes de la Bretagne étaient, à cette époque, dans un état déplorable. Les communications entre plusieurs lieux importants, ou n'existaient point encore, ou étaient interrompues. Les réclamations du commerce avaient été étouffées : le duc d'Aiguillon entendit ses plaintes ; il accueillit les vœux des hommes éclairés. Par son ordre, les anciennes routes furent réparées ; il en fit ouvrir de nouvelles. Sa présence accélérât l'exécution des plans médités dans le cabinet ; l'intérêt particulier, presque toujours aveugle, dut céder, dans cette circonstance, à l'intérêt général.

Le jeune Besnard accompagnait le gouverneur dans tous ses voyages. A vingt ans, il obtint le titre de sous-ingénieur.

Cette récompense était méritée. Deux années auparavant, il avait rempli, par intérim, la place d'ingénieur à Vannes, et sa conduite lui avait acquis de nouveaux droits à l'estime et à la confiance de ses chefs.

En 1770, les Etats de Bretagne décidèrent que les places d'ingénieurs des divers arrondissemens de la province seraient données aux sous-ingénieurs, par la voie du concours. La place d'ingénieur à Landernau était vacante. M. Besnard se mit sur les rangs ; il réunit tous les suffrages. Un nouvel arrêté, rendu en 1786, étendit ce mode d'avancement à tous les grades, sans en excepter celui d'ingénieur en chef. M. Frignet remplissait cette fonction importante. L'année sui-

vante, il obtint sa retraite, et l'on s'occupait de lui nommer un successeur. L'ingénieur habile auquel on doit les ponts magnifiques de Neuilly, de la Concorde, de Saint-Maxence, M. Perronet, et les inspecteurs-généraux des ponts et chaussées de France, furent établis juges du concours par les Etats de Bretagne.

L'opinion publique qui ne se trompe guère, lorsqu'elle n'est point influencée dans ses jugemens, se prononçait sur le mérite des candidats. Cette fois du moins, sa décision ne fut point infirmée : la place qu'abandonnait M. Frignet fut conférée à M. Besnard.

Si le poids des suffrages ajoute à la gloire d'un succès, notre collègue dut goûter une satisfaction complète. Il obtenait la première place de son corps ; elle lui était décernée dans un concours solennel, par des hommes qu'il regardait comme ses maîtres, et parmi lesquels nous le verrons, un peu plus tard, être appelé à siéger.

Le triomphe de notre confrère offrait à tous les employés des ponts et chaussées, des motifs puissans d'émulation et d'espérance. Leurs acclamations avaient été unanimes ; elles ne furent pas moins sincères. Il n'était pas facile de refuser un juge comme M. Perronet. M. Besnard n'avait eu d'autres protecteurs que ses talens ; comment le calomnier ?

J'ai rappelé successivement les divers emplois que notre confrère remplit en Bretagne. Je suivrai une marche semblable pour les travaux qu'il a fait exécuter dans cette province. Ils sont en général moins brillans qu'utiles.

Le régime de la corvée qui existait autrefois, n'est pas favorable aux développemens du génie. Dans cette situation, un ingénieur se borne à réparer, à entretenir. Le désir d'accroître sa renommée cède à des sentimens plus humains.

Un des ouvrages de M. Besnard les plus connus, est le redressement de la tour de Saint-Louis à Brest. Par une opération ingénieuse il a soutenu en l'air cette superbe tour et fait reconstruire par sous-œuvre les piliers qui la portent, sans qu'elle en ait souffert. Ceux qui connaissent la difficulté des reprises en sous-œuvre apprécieront d'autant mieux les obstacles qu'eut à vaincre notre confrère, qu'il s'agit ici d'une tour prodigieusement élevée, dont le plus léger tassement aurait occasionné la chute. Le port de Brest, cet éternel objet de jalousie et de terreur pour l'Angleterre, doit encore à notre collègue l'établissement de la conduite des eaux pour les fontaines publiques.

A ces premiers travaux, j'ajouterai la construction de la belle église de Saint-Martin de Morlaix et celle des Deux-Ponts qu'il a fait construire, l'un sur la rivière d'Aune, rivière sujette à des crues considérables ; l'autre, entre Saint-Pol-de-Léon et Morlaix, sur un bras de mer où la marée montait de 7 à 8 mètres au-dessus des fondations.

Les prisons de Lesneven, les fontaines de Landernau sont encore son ouvrage. La ville de Fougères lui devra des communications plus faciles avec Rennes et Saint-Malo.

Il a fait aussi des opérations de la plus grande importance par ordre de l'ancien Gouvernement dans les montagnes de Méhém.

Mais si, depuis 25 ans, M. Besnard n'est resté étranger à rien de ce qui a été projeté et entrepris d'utile, pour les travaux publics, dans la ci-devant Bretagne, on doit sur-tout distinguer la partie de ses travaux relative à la navigation intérieure. Et peut-être est-il juste de mentionner avant tout le canal commencé, il y a quatre ans, pour joindre la Vilaine à la Rance, opération peu coûteuse et d'un grand avantage pour l'Etat.

M. Besnard a participé aux projets qui ont eu lieu pour déterminer le cours du Couësson à son entrée sur les grèves du mont Saint-Michel, et pour garantir de nouvelles dégradations le territoire précieux des marais de Dol.

Son nom, dans cette circonstance, se trouve associé honorablement à celui de mon respectable ami, M. Rallier, qui est aussi notre collègue.

Plusieurs des projets présentés pour perfectionner la navigation de la Vilaine au-dessous de Rennes, pour joindre cette rivière à la Mayenne et pour établir une communication intérieure entre Quimper et Châteaulin, sont en partie l'ouvrage de M. Besnard. Son dernier voyage en Bretagne eut pour objet d'arrêter les plans proposés pour l'embellissement, ou plutôt pour la reconstruction de Napoléonville. Je sais aussi qu'il a eu beaucoup de part aux projets que l'on s'occupe d'exécuter entre Nantes et Brest, dans le but de réunir la Loire à la Vilaine, la Vilaine au Blavet, et le Blavet enfin à la rivière d'Aune, qui se jette dans la rade de Brest.

Cette notice des travaux de notre confrère, toute incomplète qu'elle est, peut néanmoins paraître longue ; mais qu'on m'excuse d'éprouver du plaisir, en citant les services rendus par M. Besnard à une province où j'ai reçu le jour, et que je chéris à plus d'un titre.

Quelques-uns de ces derniers projets remontent à une époque éloignée. Personne ne contestait leur importance, mais leur exécution n'avait pu avoir lieu par l'effet des prétentions divergentes et des jalousies locales. La révolution, en brisant les barrières qui séparent la Bretagne de la France, a mis fin à ces rivalités. L'un de ces premiers résultats a été de réunir les ingénieurs employés dans cette province au corps des ingénieurs de France. L'organisation qui suivit ce nouvel ordre de choses, dédommagea M. Besnard de la place qu'il perdait. Il fut nommé l'un des inspecteurs-généraux des ponts et chaussées, chargé spécialement de l'inspection de la ci-devant Bretagne ; et jusqu'à sa mort, il a conservé ce poste honorable. Notre collègue a pu non-seulement y réaliser, pour l'avantage de son pays, ce que long-temps il avait dû considérer comme les rêves de sa jeunesse ; il s'est encore associé par une active coopération, à tous les chefs-d'œuvre produits depuis l'an 8, par le corps impérial des ponts et chaussées, monumens immortels du génie et de la puissance, qui nous étonnent nous-mêmes, nous témoins de tant de prodiges, et qui feront l'admiration de la postérité.

Ces immenses travaux n'occupèrent pas exclusivement M. Besnard. Un amour excessif de l'étude, une heureuse facilité, un sage emploi de ses momens, lui permirent d'allier toute sa vie, la culture des lettres à celle des hautes sciences. Il avait passé sa jeunesse avec Euclide, Clairaut, Lacaille et Rollet, Horace et Thucydide. Il aimait toujours l'ami de Mécène et le disciple d'Hérodote ; il puisa dans leurs écrits, dans ceux d'Homère, de Cicéron, de Virgile, des connaissances profondes sur l'histoire et la mythologie, sur les principes de la véritable éloquence, et sur le goût de l'antiquité.

Quel que fût son enthousiasme pour deux peuples célèbres, nos maîtres dans les sciences et les arts, notre confrère ne partageait point l'indifférence, disons mieux, l'injustice de la multitude pour les bons et valeureux Gaulois, nos ancêtres. Leurs monumens sont encore nombreux dans la ci-devant Bretagne ; il les visita avec soin, il en découvrit plusieurs, qui avaient échappé à tous les regards. Convaincu de l'utilité de la langue celtique pour la recherche des antiquités nationales, il profita de son séjour à Landernau pour se la rendre familière. Ce fut aussi dans le même tems (1), époque où la statistique était peu cultivée, où le nom de cette science n'était pas même connu parmi nous, qu'il rédigea une description très-soignée et très-étendue du département des Ponts-et-Chaussées, dont Landernau était le chef-lieu.

Revenu d'un emploi considérable, respecté dans son corps, environné d'amis, adoré de sa famille, M. Besnard était heureux. Il avait contracté, jeune encore, les liens du mariage ; deux de ses enfans l'avaient imité, et semblable à ces anciens patriarches qu'il rappelait par son caractère, il voyait s'élever, sous son ombre paternelle, les petits-enfans, et les enfans de ses petits-enfans. Son bonheur, celui de tous les siens, devait bientôt s'évanouir.

Les vœux les plus ardens, les sentimens les plus tendres ne purent sauver ce bon vieillard. Il s'éteignit, le 26 février 1808, dans les bras de ses filles. Leur laissant pour tout héritage un nom respectable et l'exemple de ses vertus.

Chaque mois, Messieurs, vient accroître nos pertes et renouveler nos regrets. MM. Masson, Hénin, Legrand, Cambri nous ont dit un éternel adieu ; le respectable Besnard est allé les rejoindre dans le séjour de paix. Loin de nous abattre par tant de malheurs, trouvons-y un nouveau motif pour exciter notre zèle ; sachons employer avec fruit tous les instans de ce court et pénible voyage qu'on appelle la vie. Celui qui laisse à sa famille, aux personnes qui lui sont chères et au pays qui le vit naître, le souvenir d'un bon parent, d'un ami fidèle, d'un citoyen utile, peut sans regret descendre au tombeau.

LIBRAIRIE.

L'Eloge de Corneille qui a remporté le prix parajura, suivi de notes, mardi ou mercredi 20 de ce mois, chez Bouillat, palais du Tribunat, n° 156 (Cabinet littéraire de M. Girardin), et chez Debray, rue Saint-Honoré, n° 168.

(1) De 1771 à 1786.

A PARIS, de l'imprimerie de H. ACASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.